

Ce proche qui s'éloigne de nous

Réaction au numéro thématique de la revue *Ethnologies* (vol. 26, no 2, 2004, 359 p.) « Québec. Ethnologie du proche », sous la direction d'Anne-Marie Desdouits et de Martine Roberge.

Serge Gauthier

Volume 5, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019033ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019033ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Gauthier, S. (2007). Ce proche qui s'éloigne de nous / Réaction au numéro thématique de la revue *Ethnologies* (vol. 26, no 2, 2004, 359 p.) « Québec. Ethnologie du proche », sous la direction d'Anne-Marie Desdouits et de Martine Roberge. *Rabaska*, 5, 112–117. <https://doi.org/10.7202/019033ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Ce proche qui s'éloigne de nous

SERGE GAUTHIER

Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

Réaction au numéro thématique de la revue *Ethnologies* (vol. 26, n° 2, 2004, 359 p.) « Québec. Ethnologie du proche », sous la direction d'ANNE-MARIE DESDOUITS et de MARTINE ROBERGE.

« Dans nos sociétés, le rôle de l'ethnologie se borne à compléter et enrichir un travail qui incombe d'abord à l'historien ».

Claude Lévi-Strauss (*De près et de loin*, 1988)

J'avoue que la lecture de ce numéro de la revue *Ethnologies* me laisse un peu perplexe. Il y a là quelques textes synthèses, des biographies, des expériences de terrain. Mais est-ce bien de l'ethnologie du proche ? Je ne le crois pas. En tout cas, pas totalement. Car, en dehors d'un discours bien institutionnalisé, quasi ritualisé, où l'on rend hommage aux prédécesseurs comme il se doit, sans trop se démarquer pour être juste dans la continuité voulue, qu'en reste-t-il ? Où sont les analyses des points de vue des chercheurs évoqués qui pourraient nous faire avancer un peu plus sur le questionnement thème du numéro ? On ne trouve pas vraiment cela dans cette parution. Alors, dans ce contexte, j'accepte l'offre de la rédaction de *Rabaska* d'émettre quelques idées là-dessus, moi qui suis sur le terrain, là où la pratique de l'ethnologie au Québec tente péniblement de se vivre dans un cadre souvent éloigné des réseaux universitaires institutionnels.

L'éloigné et le rapproché

Qui est proche ? Qui est loin ? L'observateur ou l'observé ? Il faut ici tenter avec le sociologue français Pierre Bourdieu « une objectivation de l'objectivation » avant de trop affirmer. C'est ce que j'ai tenté avec peu de moyens et bien modestement dans mon projet de doctorat en ethnologie concernant l'étude du discours de folkloristes québécois (Marius Barbeau,

Luc Lacourcière, Félix-Antoine Savard) en rapport avec Charlevoix¹. Je pense que le résultat éclaire au moins un fait que j'oserais dire presque incontestable : le Charlevoix de ces folkloristes n'était pas nécessairement celui dans lequel vivaient leurs informateurs et ces folkloristes ont érigé une construction préalable à leur démarche sur le terrain avant d'arriver à l'enquête. Que cette démarche ou approche méthodologique ait existé était de mise et là n'est pas la question. Le fait est plutôt qu'il ne faut pas porter de conclusions sur le résultat de l'enquête avant de connaître le point de vue ou le monde de sens commun de l'enquêteur, qu'il soit folkloriste ou autre. Sans cet effort, le résultat prend un autre sens ou ne porte pas tout son sens. Il peut même témoigner d'une déformation du regard qui n'est pas sans intérêt pour le chercheur universitaire, mais nécessairement un peu dommageable pour le sujet enquêté et son milieu. Les folkloristes Barbeau, Lacourcière et Savard en se rapprochant du terrain de Charlevoix par leurs enquêtes s'en sont-ils plutôt éloignés ? Non, ils sont venus sur le terrain avec le même point de vue qu'ils avaient dans leurs bureaux universitaires et ils sont demeurés les mêmes sur le terrain que s'ils n'avaient pas fait cette démarche. Disons pour résumer que l'ethnologie du proche n'est pas un simple rapprochement géographique ou une proximité physique et que, sans une analyse préalable du regard prédéterminant l'enquête, il ne peut pas vraiment y avoir de rapprochement réel.

Aurait-il fallu dans ce numéro d'*Ethnologies* faire un retour sur les origines de la pratique de l'ethnologie ? Peut-être bien. À ce chapitre, le positionnement du regard reste essentiel. Car, il ne faut pas négliger cet aspect, l'ethnologie s'est d'abord construite par un regard sur l'Autre éloigné d'un Nous. L'Autre étant le « primitif » éloigné du Nous occidental. Il faut le rappeler, l'ethnologie a particulièrement vécu son âge d'or dans le cadre historique du colonialisme. Cette pratique a aussi connu de grands questionnements dans la phase historique dite de décolonisation en Afrique et en Asie tout particulièrement, alors que les pays européens devaient concéder l'indépendance à leurs anciennes colonies. Le regard de l'ethnologue a dû dans ce contexte se rapprocher davantage de l'Europe : il est passé de l'éloigné au rapproché. Mais sur le fond, il n'y a pas eu ici de glissements, le Nous des ethnologues issus de pays européens dont la culture nationale est bien affirmée n'a eu qu'à se déplacer sur les constructions culturelles établies à l'intérieur de leur propre culture. Cela peut paraître plus simple en pays souverain, mais si le pays d'où sont issus les ethnologues n'est pas souverain comme au Québec, cela ne se fait nécessairement pas aussi automatiquement et il faut en tenir compte, ce qui n'est pas le cas dans ce numéro d'*Ethnologies*.

1. Serge Gauthier, *Charlevoix ou la création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.

En fait, Marius Barbeau, père fondateur de l'ethnologie québécoise n'est pas bien clair là-dessus, à prime abord. Il est de cette lignée d'anthropologues nord-américains pour qui le « primitif » des colonies européennes fut plutôt les nations amérindiennes d'Amérique. Ce « primitif » était plus intérieur et Barbeau comme d'autres a senti le besoin d'éloigner cet Autre rapproché (lire particulièrement à ce sujet *Fameux Peaux-rouges d'Amérique* où les distinctions raciales et culturelles sont nettement établies par Barbeau²). Alors qu'en Europe on a eu un Autre facilement repérable dans la mouvance du colonialisme et dont on a voulu se rapprocher, en Amérique on a plutôt dû se retourner vers un Autre finalement proche de soi que l'on a voulu en quelque sorte éloigner. Toute la démarche méthodologique de Barbeau dans ses divers écrits – si tant est que Barbeau ait vraiment appliqué une méthode rigoureuse en ce sens, mais nous croyons plutôt que oui – cherche à présenter clairement l'Amérindien comme un Autre et à le distancer de son Nous de lettré occidental. Barbeau a fait de même avec les régions francophones d'Amérique du Nord – ce que nous nommons dans notre doctorat « régions françaises en Amérique » – et notre recherche dans la région de Charlevoix au Québec démontre même que cet effort d'éloignement tout en se rapprochant était délibéré et construit. Au fond, l'ethnologie au Québec a peut-être été jusqu'ici (et qui sait ailleurs en Amérique...) plus un éloignement du rapproché, qu'un rapprochement de l'Autre.

La construction de quel Nous ?

Ici, l'affaire est sérieuse, quand il faut parler de la construction d'un Nous canadien ou d'un Nous québécois dans l'ethnologie du proche. Lorsque je lis l'article de la revue *Ethnologies* consacré à la conception du folklore de trois pionniers en ce qui concerne la démarche de Barbeau, l'on parle clairement de culture canadienne et de nationalisme canadien. Dans celui consacré à Carmen Roy, l'on situe cette folkloriste comme ayant créé le « Centre canadien sur la culture traditionnelle », dix ans avant « la politique de multiculturalisme du gouvernement fédéral de Pierre-Elliott Trudeau ». Les auteurs évacuent-ils ici leur point de vue personnel ? Certes, ils n'en parlent pas, mais sans en parler, ils adoptent presque une sorte de « nous » fédéraliste et pancanadien en apparence objectif pour décrire l'œuvre de ces folkloristes. Je ne dis pas que c'est leur point de vue, mais, comme ils se situent en « narrateurs omniscients », on pourrait le croire ou ne rien croire du tout. Ou pire encore qu'il s'agit là d'une vision unique du travail de ces pionniers alors que le développement d'un tout autre point de vue pourrait faire naître d'autres perspectives.

2. Marius Barbeau, *Fameux Peaux Rouges d'Amérique* (vol. III, *Indiens d'Amérique*), Montréal, Beauchemin, 1966.

De fait, un point de vue qui considérerait le Québec francophone comme un État où les francophones sont majoritaires, indépendant ou pas, ne constituerait pas le même Nous que celui qui présente le Québec et les Français d'Amérique du Nord comme un ensemble de « régions francophones peuplées de minoritaires ». Dans ce cadre, la politique du multiculturalisme et les multiples conséquences culturelles qui en découlent ne seraient pas perçues de la même manière. Ainsi, Marius Barbeau pourrait aussi être entrevu à titre de « chercheur québécois » et pas seulement de « chercheur canadien ». Comme on le voit, il n'est pas possible aujourd'hui pour le chercheur en folklore, qui veut vraiment se faire proche, d'ignorer ces questions ; et c'est pourtant cela qui se produit un peu dans ce numéro d'*Ethnologies*.

À ce titre, l'absence de Félix-Antoine Savard comme pionnier du folklore au Québec m'étonne beaucoup dans l'article cité plus haut. Je conviens que la carrière de folkloriste de Félix-Antoine Savard est sans doute moins importante que celle qu'il a menée comme écrivain, mais néanmoins Félix-Antoine Savard imprime sa trace très précise dans la fondation des Archives de folklore de l'Université Laval, au moins tout autant que celle de Luc Lacourcière. Mais voilà, issu d'un courant plus nationaliste et d'un point de vue qui a inspiré la réflexion indépendantiste au Québec, le parcours de Félix-Antoine Savard est ici négligé. Est-ce un hasard ou une nécessité ? Une discussion des auteurs sur leur point de vue personnel à ce sujet aurait sans doute clarifié les choses mais elle n'y est pas ! De même, dans l'article sur Jacques Labrecque, l'on ne parle que très peu de l'engagement indépendantiste de ce chanteur. Plus encore, dans l'article consacré à Robert-Lionel Séguin on dit : « je crois que dans quelques années, on verra probablement Séguin comme un historien de la culture québécoise ». Mais ne l'est-il pas déjà ? Et pour cet auteur, quand le sera-t-il vraiment ? Peut-être après l'indépendance du Québec, qui sait ? Il est bien clair que, même sans le vouloir, on finit toujours par laisser entrevoir des points de vue.

Le risque du proche sans le Nous

Nous canadien ? Nous québécois ? Faut-il vraiment trancher ? Je crois que oui. Le concept d'invention de la tradition de l'historien anglais Eric Hobsbawm – pourtant lui-même peu enclin à cautionner le nationalisme – démontre bien la force de construction d'un discours national dans la description et la mise en valeur des traditions d'une collectivité. Il n'est pas possible foncièrement d'être proche d'une collectivité sans laisser apparaître les points de vue émergents qui la confrontent. Plus encore, en contexte de discussion nationale sur l'avenir d'un peuple, comme c'est le cas au Québec depuis la Révolution tranquille notamment, ce travail ne peut être éludé. L'a-t-il été totalement par les ethnologues québécois et ceux de l'Université Laval

en particulier ? L'article de Martine Roberge ne répond guère à la question. On y perçoit un cheminement presque en vase clos qui semble peu en lien avec le cheminement historique vécu au Québec durant la période décrite. Et tout cela semble déboucher pour l'auteur sur une ethnologie plurielle où la mise à jour du discours culturel national, qui a pourtant présidé à l'origine des Archives de folklore de l'Université Laval, n'est plus présente que comme un élément dans la pluralité.

Martine Roberge parle ainsi des suites de la recherche en ethnologie à l'Université Laval après 1980 et surtout 1990 où cette ethnologie plurielle aurait émergé. En lien avec notre recherche sur les premiers folkloristes québécois, nous retenons aussi la date de 1980 comme étant charnière pour l'étude du folklore au Québec. Mais, si l'on analyse les points de vue de l'approche des folkloristes pionniers où l'on faisait collecte de folklore auprès de « Français d'Amérique majoritaire en milieu minoritaire », n'est-elle pas passée après cette période à l'étude d'un francophone canadien ou nord-américain minoritaire parmi des minoritaires (sauf évidemment l'anglophone qui lui est majoritaire), ce qui serait au fond l'approche issue du multiculturalisme « à la Trudeau » évoqué dans ce numéro d'*Ethnologies*. C'est aussi ce qui serait arrivé au programme d'étude de folklore des origines à l'Université Laval devenu désormais le reflet d'une ethnologie dite plurielle. Sous crainte d'être peut-être ethnocentriste, n'a-t-on pas perdu le sens quasi essentiel du projet des pionniers québécois de folklore qui n'était pas centré sur une ethnie mais plutôt consacré principalement à un groupe culturel et ce dans une vision tout aussi universelle que dans celle supposée telle du multiculturalisme. L'étude des points de vue peut ainsi, je crois, apporter des éclairages significatifs et aussi sans doute suggérer des ajustements qui ne sont pas discutés dans ce numéro d'*Ethnologies*. Le pluriel, il me semble bien, ne devrait pas évacuer l'enracinement culturel premier de ce projet essentiellement voué à une culture française en Amérique cherchant notamment à affirmer sa modernité et son indépendance depuis plus de trente ans au Québec. Existe-t-il actuellement un programme de folklore universitaire au Québec présentant le Nous de ce Québec en cheminement tout autant que le Nous canadien et multiculturel ? Cela semble perdu, si tant est qu'il fût jamais.

Que sont donc les ethnologies du proche qui n'affirment pas un questionnement culturel enraciné dans l'histoire commune d'un groupe donné ? Elles ne sont pas. Elles sont fragiles et fuyantes. Elles n'affirment pas. Elles sont proches de qui, de quoi ? L'ethnologie du proche implique des choix. Surtout des choix clarifiés et précis qui sont occasions de se rapprocher et de témoigner d'une certaine manière. Actuellement, les

ethnologues québécois ne témoignent pas souvent d'un proche québécois qui se détacherait en totalité d'un multiculturalisme ambiant qui semble tout justifier. Il ne peut pas tout justifier. Il en va d'une question de survie de l'ethnologie au Québec et aussi du peuple québécois. Se faire proche – et plus que jamais – du Nous québécois est essentiel et affirmer ce que l'on est aussi. Il faut construire cette nation culturelle qui n'est pas que plurielle, mais qui est aussi unique. Si l'ethnologue perd cette spécificité québécoise dans le multiculturalisme canadien, il perd presque tout d'une part de l'héritage des premiers folkloristes québécois. En fait, comment l'ethnologie québécoise peut-elle vraiment s'éloigner de son identité nationale et ne pas disparaître elle-même ? Et pourtant, la question se pose...

À quel monde de sens commun participe l'ethnologue au Québec ?

Au fond, le sociologue Bourdieu dirait qu'il faut affirmer son monde de sens commun pour être un scientifique sérieux et crédible et cela même en ethnologie québécoise. Claude Lévi-Strauss parle d'une ethnologie en monde occidental qui serait une alliée complémentaire de la démarche historique et ce serait déjà beaucoup au Québec où l'ethnologie, contrairement à l'histoire, ne s'est confrontée que marginalement ou folkloriquement au discours national (je pense ici aux premiers folkloristes québécois et j'invite les lecteurs intéressés à consulter ma thèse de doctorat au sujet de cette relation dite folklorique au discours national), ce dont pourtant elle ne devrait pas se prémunir afin de passer clairement d'un folklore du folklore à un folklore situé dans une histoire. Où l'histoire et le folklore de la nation sont en relation profonde et non pas distincte. Il faudrait pour cela croire en un pays réel de quelque forme politique qu'il soit et se faire proche des questionnements décisifs de ce peuple dont l'ethnologue québécois ne saurait trop longtemps se distancer sans y perdre sa véritable raison d'être. Peut-être de redécouvrir ce proche, qui s'éloigne souvent de nous, comme nous y invite au fond la revue *Ethnologues*, sans trop y croire³.

3. Voir les livres suivants auxquels il est fait allusion ici : Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement* (Paris, Éditions de Minuit, 1979) et *Le Sens pratique* (Paris, Éditions de Minuit, 1980) ; Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *The Invention of Tradition* (Cambridge, Cambridge Press, 1983), et Gérard Toffin, *Ethnologie. La quête de l'autre* (Paris, Acropole, 2005).